

QUESTIONS DE NOMS

Yannic Mancel

Quand je prononce le nom d'Ingrid, ce qui demande à tout locuteur, du moins dans les premiers temps, un certain effort de mémoire alphabétique et d'articulation, je pense inévitablement, c'est mon fantasme, à ces lignées de hobereaux polaco-prussiens (les "junker"), dont les grands films historiques d'Andrzej Wajda -- *La Terre de la grande promesse*, entre autres -- explorent le biculturalisme et la crise existentielle d'identité. Je vois donc une forêt de bois de bouleaux, la neige, la vodka... Clichés ? Peut-être, mais je sens l'attachement atavique d'Ingrid à Bach, à Wagner, même si parfois, nonobstant l'immense admiration, elle les bouscule du coin de l'œil et les malmène joyeusement. A la pensée allemande aussi, à cet héritage philosophique qui, de Kant à Thomas Bernhard en passant par Nietzsche et Wittgenstein, étaye et structure sa vision du monde, même si là aussi la tentation de l'impertinence, de la dérision potachique, voire de la parodie et du pastiche guettent la lectrice assidue au détour de chaque méditation.

Autant le patronyme à l'état civil sonne septentrional, autant le nom choisi par Ingrid pour sa compagnie sonne méridional et latin. "Lucilia Caesar", Jean-Marie Piemme le souligne également, connote la patricienne de la Rome antique, l'aristocratie pompéienne qui gouverne encore le monde, ou du moins le croit-elle, en la personne notamment de la fille de l'empereur Marc-Aurèle, vainqueur des Parthes. La jeune fille dont le prénom déjà évoquait la lumière fut alors mariée à titre de récompense au-co-empereur de son père, Lucius Verus. L'histoire prétend que ce couple aux noms tous deux lumineux, comme par redondance, aurait vécu heureux et aurait eu trois enfants. Jusque là, nous n'avons pas quitté le champ d'érudition d'une Marguerite Yourcenar ou d'un Pascal Quignard.

Mais quelle drôle d'idée ont eue les entomologistes du XVIIIe siècle, et précisément le grand Linné, de baptiser de ce nom impérial et majestueux une vulgaire mouche noire, grosse et grasse, noire, aux reflets verts et dorés, celle qui vous soulève le cœur quand vous la voyez bourdonner autour d'une assiette, d'une poubelle ou d'une crotte, et qu'avec raison vous appelez trivialement mouche à merde ?

Fille de Goethe et de Schiller par son père, et de Victor Hugo par sa mère, Ingrid oscille en permanence et en tension dans ce champ de forces que les Romantiques français sont allés emprunter à leurs contemporains allemands : celui dont l'improbable dialectique réunit indissociablement le grotesque et le sublime. Au-delà d'une exigence maniériste ou précieuse aux accents nobiliaires, ne jamais oublier le franc humour libérateur du rire populaire et du carnaval, celui qui inverse les valeurs, qui transforme les angoisses en joie, et qui célèbre les cycles de la nature, du printemps à l'hiver, de la naissance à la mort, puis à la renaissance encore. Les faire cohabiter. Eriger cela en principe esthétique. Patrice Chéreau aimait à dire que le théâtre était une chose grave, dont il ne fallait jamais oublier non plus la légèreté, la futilité. Ingrid ne néglige aucun des pôles de cette ambivalence.